

## Vue

### Enfance.

Ne possédant nulle antéhistoire qui pourrait encombrer leur esprit, les petits enfants sont de purs philosophes. 1944 : je suis en moi, mon regard prend possession du monde qui est devant moi au ras du sol, et je vois mon aîné, avec à l'arrière-plan l'ombre de mes parents, trop grands pour que je les appréhende. C'est surtout mon frère qui m'intéresse et que je vois du fond des arcades de mes yeux. Comme je ne connais en fait que moi, je construis ce monde en m'affirmant que je suis préexistant à mon frère, et que c'est moi, par mon regard qui le voit sous les arcades de mes yeux, qui le crée. Je préexiste à tout ce qui est devant moi, donc à tout. L'enfant se construit en construisant le monde.



Photo archives familiales

Mais on apprend bien vite que le regard n'appréhende pas dans son ensemble le monde environnant, et que, comme on a toutes les raisons de penser que ce monde existe en soi, cette existence ne peut pas dans son ensemble être l'objet du regard. Le mythe d'Argus le souligne *a contrario*. Ce berger a pour mission de surveiller la belle génisse Io, et à cette fin, sa tête porte une couronne d'yeux toujours vigilants, sauf deux qui dorment à tour de rôle. Or les humains n'ont que deux yeux, et on peut imaginer que ces deux yeux restent vigilants pour surveiller les environs et que tous leurs autres yeux qui pourraient le faire dorment sans arrêt. Les humains sont donc contraints à faire pivoter leur tête ou leur corps pour exercer leur surveillance, alors qu'Argus peut rester assis le dos tourné vers Io sans cesser de la surveiller.

Le regard d'Argus est donc, malgré tout, limité. Aucun regard ne saisit le monde dans son horizontalité, et encore moins dans toutes ses dimensions. Il n'y a pas de mythe d'Argus surveillant tout ensemble les quatre horizons et le zénith et le nadir. Mais comme tout un chacun, Argus a un corps, ce qui cause d'ailleurs sa ruine. Et si on lui demandait s'il voit son corps, il répondrait par la négative. Tout le monde pourrait voir tous les autres humains dans toutes leurs dimensions extérieures, à l'exception de soi-même. Chaque personne peut voir ses propres mains, une partie de son corps antérieur, mais lui sont à jamais invisibles son visage, sa tête, son cou et surtout la plus grande partie dorsale de son individu. Miroirs et photos ne sont que des reproductions soit inversées, soit trompeuses.

Rampant sur mon plancher, j'absorbe dans mes yeux un monde immobile ou très lent, si l'on veut. Le monde de chez nous a peu d'objets en mouvement, celui de la rue, au sortir de la maison, en a aussi très peu, il n'y a que de rares véhicules, quelques chevaux tirant des carrioles, quelques camionnettes poussives, émettant de puants nuages de gazogène, des

commerces d'alimentation, des tramways à l'horizon tout proche du cours Vitton, et à la campagne, des attelages de bœufs et de petits troupeaux de vaches. Io est là, jolie génisse gentiment dissimulée au cœur du troupeau, et Argus a fermé tous ses yeux, sauf deux, qui veillent bien trop négligemment. Les dieux l'ont oubliée, Zeus s'est endormi comme son berger.

### **Mouvements.**

On peut se représenter la vue comme immobilité, mais elle n'est pas probante, car le regard ne cesse de fureter à droite et à gauche, de haut en bas, même si l'œil paraît immobile. Un regard fixe restant fixe deviendrait vite aveugle, dans le sens où la focalisation prolongée sur un point ferait perdre son sens à ce point et anéantirait (si cette fixation se réalisait vraiment) cette vision périphérique qu'est le « papillonnement » constant opéré autour du point focalisé dans la vision ordinaire. En effet, si l'on focalise sur un point (qui n'est pas neutre ! car cet automatisme lié à une volonté, même micro-volonté, a toujours un sens vital, de survie, de recherche, d'orientation, de désir, et une myriade d'autres encore qu'on ne peut séparer les uns des autres), si donc on focalise sur un point, un nombre incalculable d' « auréoles » plus ou moins floues lui sont reliées.

En outre, la vue n'est pas pure vue, ce qui signifie que le regard en soi ne peut exister, même si, une fraction de seconde, celui qui regarde veut se persuader que son regard reste neutre. D'une part, le regard est une reconstruction incessante et immédiate de ce qui est appréhendé et sélectionné par les organes de la vision, d'autre part, les choses enregistrées ne sont pas la totalité de ce que ces organes ont absorbé. Ce que je vois, je suis le seul au monde et pour toujours à le voir et à l'avoir vu comme je le vois, et à peine l'ai-je vu qu'il est accumulé dans un passé qui disparaît à toute vitesse. Et encore, je ne profite pas de mon regard, car le plus souvent, il glisse sur les choses et ne cherche pas à les absorber.

La beauté des choses vues s'anéantit au fur et à mesure qu'elles sont vues. En outre, le mouvement de l'absorption visuelle est un leurre, car sans cesse, à un rythme inimaginable, le néant l'encadre de toutes parts. En même temps que s'enregistrent les choses vues, à chaque nanoseconde, le non-voir sépare le voir, qui est donc fondamentalement discontinu. Rien ne peut être retenu, le souvenir immédiat de toutes choses vues est pénétré, beurré, fourré, veiné, occulté, enveloppé de néant.

### **Appréhension du monde.**

1945. Le plus proche, ce sont les graminées mûres qui se bercent dans l'air ou dans les mouvements de mon corps qui s'en approche, donc leur épis, et puis, descendant le long des tiges, les rosettes de feuilles plus rondes à la base, et les autres fleurs de couleurs subtilement différentes, que ce soit la saison des fleurs blanches, celle des pourpres et mauves, puis des jaunes, à nouveau des blanches, cette-fois-ci plutôt ombellifères et, plus tardive, celle des bleues. Toutes les plantes sont mobiles, et leur mobilité créée par les mouvements de l'air, de mes mouvements ou des butineurs est différente selon l'espèce. Je n'aime pas l'hiver, où l'on ne sort pas dans la campagne ou dans les prés, mais la plus belle surprise au sortir du froid, ce sont les fleurs d'un or éclatant des tussilages jaillissant des masses de grosses feuilles immobiles au coin des vieilles granges dont les murs sont assis sur des talus de pierrailles. Les tiges écailleuses des tussilages soulignent la pure clarté des inflorescences.

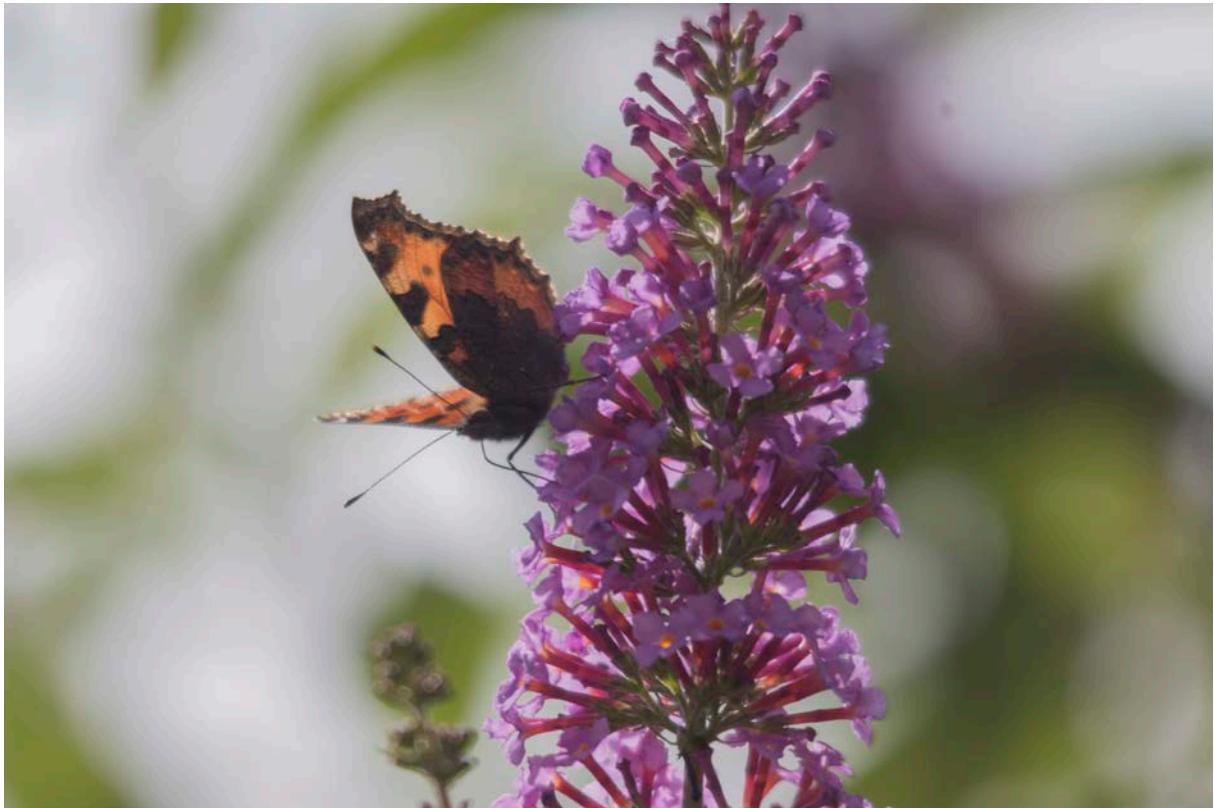


Fleur de chélidoïne – Photo C. Longre

1946. Chaque bout de terrain a son orientation, sa qualité du sol, son petit arrosage particulier, et le domaine des épervières n'est pas celui des scabieuses, des marguerites, des épilobes, des campanules, des pimprenelles, des berces, des chélidoïnes, chacune ayant un monde et un temps radicalement différents de celui des autres. L'espace et le temps sont condition de l'appréhension du monde par la vue. Par la suite, le regard s'élève vers les houppiers des arbres et vers les oiseaux.

1950 : Dans le Parc de la Tête d'Or, réserve d'oiseaux. Sur les troncs, les grimpeaux montent vers le haut, alors que les sittelles rondelottes descendent jusqu'au bas pour s'envoler vers la cime et redescendre en tapotant les écorces de leur gros bec. Les pinsons font entendre leur chansonnette à tous les vents en s'envolant des sentiers vers les grosses branches des hêtres, jamais plus haut. Les mésanges font les acrobates, les queues-rousses dansent comme les bergeronnettes, et au total, sur le temps d'entre midi et l'école, les oiseaux montrent tout leur art, y compris les colverts qui barbotent été comme hiver sur le lac.

Ce monde entier entraîne la vue vers des rythmes de balancement de plantes et d'arbres et des vols d'oiseaux qui sont toujours différents. Je peux parler des papillons (1948), dont chaque espèce a son vol, sa manière d'explorer les plantes à butiner et de se poser. Le vol du vulcain est le plus aventureux : dans un feu des coloris les plus vifs, il s'éloigne irrémédiablement, et les petites jambes de l'enfant ne pourront pas le rattraper. Certains, comme le colias edusa, sont déclarés rarissimes ou disparus, et les voilà qui peuplent tous les prés. Le rhodocère apparaît aux beaux jours, et se fait invisible le reste de l'année. Les lycènes, titons et janiras, sont une joie pour l'œil par leurs rassemblements, les petits sphinx ne laissent jamais voir leurs ailes au repos, les grandes argynes des bois planent doucement de leurs ailes d'un vert cuivré, et les amiraux se posent noblement sur l'écorce des pins et se font invisibles.



Vanesse petite-tortue et fleur de buddleia – Photo Lucile Longre

La vue de tous les êtres du monde, mobiles chacun à sa propre manière, amène la nomination de ces êtres, tous à mon niveau, à un moment quelconque, et cependant parfaitement indifférents envers mes yeux qui les enregistrent. Leur mouvement suit le mouvement incroyablement rapide du temps et de l'appréhension visuelle de l'univers, mais la répétition des modes de mobilité propres à chacune des espèces de ces êtres, que mon regard observe et catalogue sans arrêt, empêche le néant de la vision constamment discontinuée de prendre le pas sur la plénitude du voir et de détruire la plénitude de mon bonheur de voir.

### **Le temps.**

Il y a en fait un nombre incalculable de temps, les temps de chaque espèce vivante qui possède son propre mouvement, qu'elle soit fixée dans le sol ou qu'elle se déplace. Le temps du lézard qui file par saccades n'est pas celui de l'insecte que je vois jouer de ses six petites pattes ; le temps d'une bonne partie des petites fleurs est discontinu, car la fleur s'épanouit, mûrit, puis se rétracte, son collet lui-même disparaissant du sol. Il est impossible de fixer les plantes à travers le temps, car elles n'ont aucun aspect pérenne. J'en veux pour preuve les deux journées triomphantes de l'érable commun, si fugaces que souvent on ne les remarque pas : avant même la feuillaison, toutes les petites fleurs s'épanouissent, formant un monde éclatant d'or vert, si lumineux qu'on ne peut en fixer le houppier sans être pris d'un vertige presque hypnotique, puis elles tombent toutes ensemble, recouvrant le sol de paillettes éphémères.



Erables en fleurs – Photo Claude Longre

Le temps n'est pas le vent, le déplacement des nuages, l'eau qui s'écoule ou vibre dans son ressac – c'est son opposé multiforme, celui des êtres, qui se multiplie et contrarie sans cesse l'entropie de l'univers. Enfant qui se développe dans son propre temps, je suis apte à le connaître dans toutes ses couches qui se révèlent à mes yeux, et les heurts, les mouvements multiples, les vibrations qui résultent des combinaisons et des rencontres de tous les êtres vivants remplissent et enrichissent mes yeux, mon corps et mon esprit, eux-mêmes pris dans leur temps, de leur réalité qui est le temps dans sa profondeur.

Les plantes croissent la nuit. Va dehors, au pied des arbres, tiens-toi devant les buissons, les fleurs même fermées dans l'obscurité. Le mouvement du monde végétal t'est perceptible, et même, si tu y prêtes attention avec toute la modestie possible, tu remarques le rythme différent et les diverses directions que prennent les végétaux nocturnes. Et bientôt, tu ressens la vie des plantes, qui étendent leurs feuilles, branches, racines et rhizomes essentiellement dans l'espace de l'univers nocturne.

### **Le temps, division de l'espace.**

*Temno*, τέμνω, « je coupe » en langue grecque antique. Le temps évoqué des nuages, des vents, des astres et de l'eau, temps minéral, qui participe des lois de la physique, n'est pas segmenté. Par contre, on peut jouer – certains l'ont fait – avec la parenté qui existe entre le latin et le grec pour relier à τέμνω le temple, *templum*, espace projeté sur le sol terrestre des portions du ciel où règnent les dieux, donc surface sacrée où se font les sacrifices dont les fumées s'élèvent vers les dieux, *tempus*, le temps, auquel sont soumis les mortels, naissance, actions et disparition, *tempestas*, un « nœud » du temps, un accident, un incident particulier qui mérite d'être noté, joignant le temps des astres à celui des mortels, qui en sont en principe les victimes.





Lever de soleil vu d'Yzeron – Photo Lucile Longre

Il est *temps* de noter que le « temps qui passe » et le « temps qu'il fait », identiques en français et dans les langues romanes, sujet dans le premier sens, objet dans l'autre (*il fait un temps*), sont désignés sous deux termes différents dans d'autres langues, au moins dans les langues germaniques (*Zeit / Wetter, time / weather, tid / vejr*), mais sans doute aussi dans une bonne partie des langues du monde. Même dans un usage micro-local, qui englobe quelques communes du Rhône et de la Loire, où l'équivalent du mot « temps » est, selon le lieu, *tin* ou *tson*, voire *tchon*, on emploie selon le sens *tin* pour parler du temps qui passe et *tson* ou *tchon* dans le syntagme « on a le temps ». Les différences phonologiques jouent ici le jeu de différenciations sémantiques, qui sont néanmoins utilisées de façon consciente, accompagnées d'une mimique qui montre que l'on en joue de manière presque musicale.

Coupure humaine, coupure culturelle, historique, biographique, selon la capacité des humains à se remémorer et surtout à traiter les temps passés et à projeter les temps à venir. Mais le temps de la vie, de tout ce qui vit autour et en-dehors de nous, ce temps nous échappe. Un chasseur doit s'adapter à ce qu'il escompte du temps de nourriture, de rut, de chant, de danse, de fuite de ce qu'il poursuit. Les moyens d'observation des temps récents multiplient les constatations des temps dans lesquels vivent les millions d'êtres de la terre.



Mouette rieuse – Photo Lucile Longre

### **La photographie.**

D'une minute sur l'autre, les fleurs des érables changent. D'une seconde sur l'autre, d'innombrables espèces vivantes changent. Les changements ne sont la plupart du temps pas visibles à mes yeux. Puis-je suivre du regard une mouette rieuse pour capter le changement de son rictus, petit sourire noir de plumes des deux côtés de son bec, vers une tête entière noire comme du charbon ?

Le sphinx qui, tel un oiseau-mouche (c'est aussi sa désignation populaire) vole en sur-place devant les fleurs qu'il butine, trompe en arc de cercle et ailes en brouillard, donne-t-il un temps conscient aux battements des ses ailes qu'il ne nous est à peu près jamais donné de voir immobiles ?



Moro sphinx et fleurs de lilas – Photo Lucile Longre

La floraison des érables n'est pas visible, car elle dure une fraction de temps, deux ou trois jours. La couleur des fleurs n'est pas éclatante, d'un jaune doré proche du vert, et tous l'oublie, pour peu qu'on l'ait remarquée. D'une certaine manière, et pour d'autres raisons, le vol du petit sphinx n'est pas visible. Mais le croisement de ces temps, de la durée d'une saison, d'un jour, de secondes, de microsecondes, ne peut être fixé que par la photographie.

La photographie fixe dans un même cadre la jointure aléatoire des temps de chaque être qui *s'y voit* saisi. Si l'on cite à tout bout de champ la phrase prétendument programmatique de Lautréamont *la rencontre d'un parapluie et d'une machine à coudre sur une table de dissection*, il faut remarquer en même temps que deux objets manufacturés se retrouvent sur un troisième « objet », qui sert à rechercher vainement des traces de vie dans ce qui est pour toujours *vie perdue*. Le *temps* de ces trois objets est minéral, immobile, cristallisé. Il n'intéresse pas les *temps* diversifiés à l'infini et incompatibles l'un avec l'autre des êtres de la vie.

### **Pour un surréalisme de la vie aléatoire.**

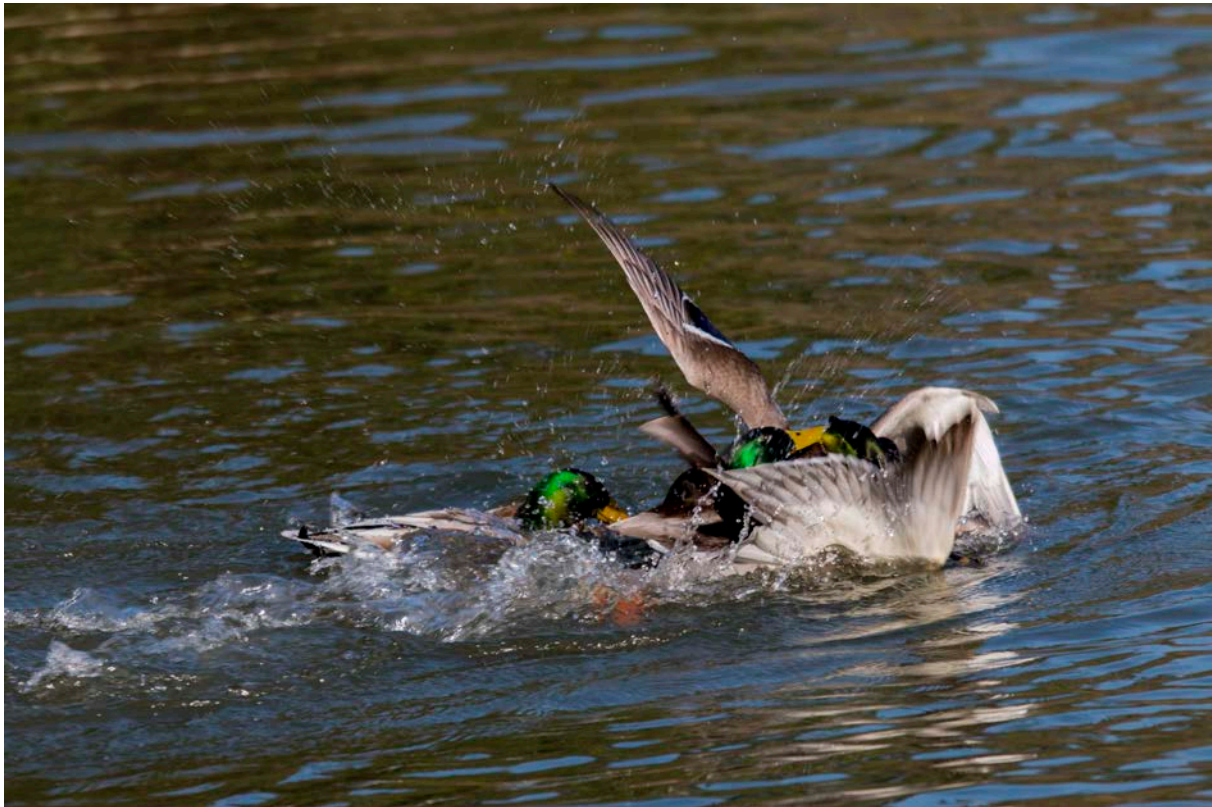
Rencontres aléatoires d'oiseaux, de libellules, de feuilles agitées qui ont tous des rythmes et des battements d'ailes différents, de fleurs à l'ouverture à la lumière ou à la nuit, aux insectes fécondateurs tout à fait divers selon leur appétence à tel ou tel *nectaire* de la plante, qui sont aussi bien des hyménoptères ou des papillons diurnes que des phalènes nocturnes, que la photographie peut chercher à saisir !

Cette saisie, que l'on pourrait qualifier de « saisissement », arrête des temps tout à fait étrangers les uns des autres dans leur entrecroisement indéterminé qui, du fait de la



photographie, les fixe et lie ensemble mouches, canards, branches de la rive, reflets dans l'eau d'un soleil qui grâce à ces reflets n'aura jamais été et ne sera plus jamais le même, regard d'un photographe qui *sent* l'instant d'entrecroisement sans en connaître l'essence, et aussi multiplicité des regards qui, dès lors et dans tout les temps à qui il plaira de venir, croiseront et appréhenderont en eux ces faisceaux de lumières, de silhouettes, de couleurs et de profondeurs.

La vie aléatoire *saisie* dans une image non aléatoire est *saisissante* d'impossibilité existante. On ne peut avoir vu le non visible des temps, vies, mouvements, caprices qui se sont entrecroisés et ont été saisis sur cette impossibilité d'image existante. Le réel de cette vue imposée est un irréel de l'aléatoire, et cependant bien présent dans une image imprimée ou projetée qui, tout en se rapprochant dans l'analyse de celui qui la contemple d'un univers qui lui semble familier, s'élève dans un surréel qui n'a pas beaucoup à « voir » avec les choses que l'on voit, et qui nous élève dans un étonnement émerveillé dénué d'angoisse. Le temps de chacun des êtres est coupé, concentré dans un temps figé, mais aussi travaillé par celui qui l'a fixé pour participer à la création de cette beauté au-dessus du réel, à la fois étrangère au réel et inhérente à lui.



La bagarre des canards : délinquance en « col vert » ? – Photo Lucile Longre